

qu'au moyen des explications contenues dans cette lettre et dans celles qu'il lui a adressées en français, elle sera sortie de l'embarras où elle était sur différents points. — Ce qu'elle lui dit qu'elle ne consentira pas à l'assemblée des états généraux est très-bien; et elle agira ainsi en tous cas, puisque les inconvénients qui résulteraient de cette assemblée sont si évidents, surtout celui de la liberté de religion. — Comme tout ce qui se fait a pour but le service de Dieu, le Roi se confie qu'il ne permettra pas que les monastères et ceux qui y sont attachés reçoivent le dommage dont ils seraient menacés, selon ce qu'on a dit à la duchesse. — En ce qui touche sa personne, ils réfléchiront avant d'y attenter, car ils comprendront ce que cela leur coûterait. Néanmoins elle fera bien de veiller à sa sûreté. — Il a déjà écrit, comme elle l'a vu, à ceux qui se conduisent bien; s'il y en a d'autres à qui elle pense qu'il doive écrire, qu'elle les lui signale; cela se fera de suite, et en attendant, qu'elle leur adresse les remerciements qu'ils méritent. — Quant au choix du commandant des troupes, s'il est nécessaire de les rassembler, il lui a déjà fait connaître ses intentions. Ce qu'il peut y ajouter est que, vu ce que les confédérés, dans leur requête, prétendent des trois (1) qui aspirent à ce commandement, il ne convient de le donner à aucun d'eux. — Parmi les autres, il ne serait pas mal de choisir celui dont les trois seraient le moins jaloux, afin de ne pas autant les irriter. — Arenberg serait, à son avis, celui qui serait le plus à propos; mais la duchesse en jugera mieux, et il s'en remet à elle, pourvu que son choix ne porte sur aucun des trois. — Quel que soit celui qu'elle choisira, elle fera bien de prendre l'avis d'Arenberg, qui est plus entendu que les autres au fait des armes. — Il a vu avec plaisir la réponse faite à M. de Meghem par ceux de Gueldre; il sera bon qu'elle les en remercie. — Les embarras qu'il a en ce moment ne lui permettent pas de s'oc-

(1) Le prince d'Orange, les comtes d'Egmont et de Hornes.

cuper des objets dont elle a chargé Fabio Lembo (1). — Il a pourvu déjà à l'abbaye de Liessies ; la nomination à la dignité abbatiale des Dunes partira dans quatre ou cinq jours (2).

26. — *Au bois de Ségovie, 29 août 1566. (Autog.)* Ayant répondu à toutes les lettres de la duchesse, il a peu de chose à lui dire ici. — Il dépêche ce courrier avec les lettres en français qu'elle verra, et principalement avec les dépêches pour lever des gens de guerre en Allemagne et pour les pensions qu'il a à payer dans ce pays. — Elle pourra, dans tous les cas, donner suite à celles qui concernent les pensions. — Quant aux autres, elle n'en usera que s'il n'y a pas moyen de faire autrement, et alors elle prendra l'avis des seigneurs du conseil et d'autres qu'elle trouvera le plus à propos d'assembler à cet effet. — La reine est presque entièrement libre de la fièvre, et ce n'est pas peu, après le grand danger qu'elle a couru. — (*Sur un feuillet à part.*) « Ces deux seigneurs qui sont ici (3) voient avec » beaucoup de déplaisir que ce courrier porte les dépêches pour » la levée de gens de guerre allemands; ils ont fait tout ce » qu'ils ont pu pour l'empêcher; mais je n'ai pas jugé convenable de céder à leurs remontrances, ne sachant point en » quel état les choses sont maintenant là-bas. Pour leur donner un » peu de contentement (encore n'est-il pas grand), on a imaginé » que je vous écrivisse ce que contient cette lettre, savoir : que ces » gens ne se lèvent qu'au cas qu'il n'y ait pas d'autre remède, et » qu'alors ce soit avec l'avis de ces seigneurs. Je vous l'écris ainsi » pour remplir la promesse que je leur ai faite : mais cela ne doit » pas vous empêcher de faire ce que vous jugerez convenable, soit » en consultant ceux qui vous inspireront le plus de confiance, soit » en ne consultant personne. Par cette même raison, on vous écrit

(1) Voy. *Correspondance de Philippe II*, etc., t. I, p. 416.

(2) Voy. l'*Appendice B*, no X.

(3) Le marquis de Berghes et le baron de Montigny.

» en français touchant la surprise qu'ils ont témoignée de ce qu'on
» ne donne pas un commandement dans la cavalerie au comte
» Charles de Mansfelt; et, à ce propos, je vous dirai qu'ici ils ont
» montré beaucoup plus de confiance en lui que dans le comte de
» Meghem (1). »

27. — *Madrid*, 5 novembre 1566. (*Autog.*) Arrivé à Madrid depuis quelques jours, il n'a cessé de s'y occuper, quoique faible encore par suite de sa dernière indisposition, des mesures que nécessite son prochain départ pour les Pays-Bas. — L'Empereur avait écrit à la duchesse, et il lui avait envoyé des lettres pour quelques-uns des chevaliers de la Toison d'or ainsi que pour les confédérés, touchant les moyens de mettre fin aux troubles; elle ne savait quel parti prendre à l'égard de ces lettres. Le Roi lui envoie ce courrier exprès, pour l'avertir qu'il ne convient en aucune manière d'en faire usage, et qu'elle doit les garder de façon que personne n'en ait connaissance (2).

28. — *Madrid*, 27 février 1567. Il l'informe qu'il envoie don Antonio de Mendoza, l'un de ses gentilshommes de la bouche, au duc de Lorraine, pour lui faire savoir, ainsi qu'aux duchesses sa mère et sa femme, le prochain passage, par son pays, des troupes rassemblées en Lombardie par le duc d'Albe, et pour qu'il y donne son consentement.

29. — *A l'Escorial*, 23 mars 1567. (*Autog.*) Il a chargé Mendivil de l'entretenir d'une affaire qui lui a paru convenir plus à son service qu'aucune de celles qui peuvent se présenter aux Pays-Bas (3). Il la prie de le croire.

30. — *A l'Escorial*, 27 mai 1567. (*Autog.*) J'ai trouvé la minute de cette lettre, mais datée du 28 mai, aux Archives de Simancas, et

(1) Voy. l'Appendice B, no XI.

(2) Voy. l'Appendice B, no XII.

(3) «.... Un negocio que me ha parecido que conviene mas á my servicio que quantos ay se pueden ofrecer.... »

j'en ai donné le précis dans la *Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 540. — L'original a un post-scriptum qui n'est pas dans la minute. Le Roi y dit qu'il a fait demeurer Gaspar de Robles, afin qu'il puisse être porteur des lettres de 100,000 ducats qu'il envoie ; qu'il s'est déterminé à aller aux Pays-Bas par la mer de Ponant, quoiqu'il ne l'ait pas publié encore, et par ce motif il la prie de tenir la chose secrète jusqu'à ce qu'il lui renvoie ses serviteurs ; qu'il a commencé de faire ses préparatifs avec le plus grand secret ; qu'il importe qu'elle s'assure de l'île de Walcheren et du château de Sebourg ; que si M. de Meghem ne peut être employé à cet effet, parce que sa présence serait nécessaire ailleurs, elle en charge M. de Noircarmes (1).

31. — *Madrid, 29 juin 1567.* Il a reçu la lettre de la duchesse du 24 mai, qui lui a causé beaucoup de satisfaction par les bonnes nouvelles qu'elle lui a apportées. — Alonso Lopez Gallo, qui lui remettra celle-ci, lui dira combien il hâte les préparatifs de son départ pour les Pays-Bas, car il n'y a rien qu'il désire plus en cette vie et dont il soit plus préoccupé, que de se voir dans ces provinces (2). C'est pourquoi il s'est déterminé à faire le voyage par la mer de Ponant. — Elle pourra donner à M. de Wacken la charge des navires qui viendront au-devant de lui ; celui qui prétendait l'avoir (?) ne conviendrait pas. — Elle veillera à ce que les Allemands qu'on y embarquera soient catholiques. — Il a été charmé d'apprendre que ceux de Groningue ont consenti à recevoir garnison. — Les ordres qu'elle a donnés pour s'assurer de la ville de Berghes et avoir en sa possession la nièce du défunt marquis, lui ont paru très-bien. — Le secret sera gardé sur le mémoire de Hans Inglepart qu'elle lui a envoyé. — Là où elle fera enfermer les frères de Battembourg, elle enverra aussi les gentilshommes frisons pris avec eux, afin qu'ils soient examinés

(1) Voy. le texte dans l'*Appendice B*, no XIII.

(2) « No hay cosa que mas dessee en esta vida, ni que mas cuydado me dé, hasta verme en essos Estados..... »

et confrontés ensemble. Elle lui fera passer les confessions des uns et des autres.

32. — *Même date.* Cette lettre a pour objet de satisfaire à quelques points dont l'a entretenu Alonso Lopez Gallo, de la part de la duchesse. — Il la remercie beaucoup de l'instruction secrète dans laquelle elle lui a fait connaître l'état des affaires des Pays-Bas et les mouvements et intelligences de quelques personnages de ces pays. — Il expédiera Fabio Lembo (1) trois ou quatre jours après le départ de Gallo. — Il remet, jusqu'à son arrivée aux Pays-Bas, à statuer sur ce qu'elle lui a demandé pour le comte de Mansfelt et pour M. de Noircarmes. — Quant à Alonso et à Tomás Armenteros, il aura égard à leurs services.

33. — *Même date.* (De la main d'Antonio Perez.) Il blâme sévèrement l'édit qu'elle a fait publier à Anvers.

34. — *Même date.* (Autog.) Il a reçu, par Alonso Lopez Gallo, la lettre de la duchesse du 16 février, à laquelle il n'a que répondre, puisqu'elle traite exclusivement de ses affaires particulières et qu'il lui a écrit longuement là-dessus par Robles.

35. — *Madrid, 5 octobre 1567.* (Autog.) Dans cette lettre particulière (2), il veut répondre à ce qu'elle lui a écrit plusieurs fois, et en dernier lieu par don Antonio de Mendoza et par son secrétaire, porteur de sa lettre du 8 septembre (3), afin de pouvoir se retirer à sa maison. — « Quoique je reconnusse — lui dit-il — » la raison qu'il y avait de vous laisser aller vous reposer après tant » de fatigues que vous avez eues pour le service de Dieu et le mien, je » désirais extrêmement vous décharger moi-même de ce fardeau : » mais, puisqu'il n'a pas été possible que cela se fit ainsi ni que, à » raison de l'état des affaires, j'allasse aux Pays-Bas, comme je le

(1) Cet envoyé de la duchesse mourut en Espagne comme il revenait aux Pays-Bas.

(2) Voy., dans la *Correspondance de Philippe II*, etc., t. I, p. 583, la lettre de Ruy Gomez du 6 octobre.

(3) *Ibid.*, p. 570.

» pensai, avant l'entrée de l'hiver, et vu la grande instance que vous
» faites pour votre congé, et les causes si justes que vous m'avez mises
» en avant pour cela, savoir : votre extrême lassitude et votre manque
» de santé, je ne puis faire autre chose que vous le donner, comme
» je vous le donne, et condescendre à ce que vous désirez tant, et vous
» procurer ce repos : vous assurant, Madame, que je demeure si
» obligé et si satisfait de la manière dont vous vous êtes conduite,
» tant en ce qui touche la conservation des Pays-Bas que dans les
» mesures que vous avez prises pour la restauration de la religion,
» que je ne sais comment vous l'exprimer, si ce n'est en vous disant
» que c'est là une obligation qui surpassera encore pour moi, à
» l'avenir, celle qui résulte des liens du sang qu'il y a entre nous, de
» manière que le monde connaisse le compte et l'estime que je fais
» de votre personne, et sache que vos affaires sont pour moi l'objet
» de la même sollicitude que les miennes propres. » — Il termine
en s'en référant à ce que Ruy Gomez écrit à la duchesse de sa part⁽¹⁾.

36. — *Madrid, 4 mai 1568. (Autog.)* Il a reçu ses lettres des
22 novembre, 12 janvier et 23 février. — Il la remercie de l'avoir
informé de son voyage et de sa bonne arrivée en sa maison, où elle
a trouvé le duc son mari et ses enfants. — « Quant à la citadelle
» de Plaisance, au sujet de laquelle vous m'avez écrit si souvent, et
» encore par ce dernier courrier, je n'ai aucune chose à ajouter à ce
» que je vous ai écrit jusqu'ici, savoir : qu'il n'y a rien que je désire
» plus que de vous contenter en tout, comme une sœur que j'aime et
» chéris tant, et que les raisons pour lesquelles je ne me suis résolu
» sur ce qui se doit faire à cet égard sont telles et si conformes à ce
» qu'exige votre bien et tranquillité, que, si vous les connaissiez, vous
» verriez par là, comme en toute autre chose, combien je vous aime
» et estime. Je vous prie donc de prendre ceci de la manière que je
» vous le dis; puisqu'en tout ce qui vous touche, le grand amour

(1) Voy. l'Appendice B, n° XIV.

» que je vous porte et l'obligation que m'imposent les liens du sang
» me feront toujours avoir soin de votre réputation comme de la
» mienne propre (1). »

V

Parmi les lettres des années 1568 à 1579, il n'y en a pas qui offrent un grand intérêt.

Les unes ne contiennent que des compliments ou des marques de sympathie pour la santé de la duchesse (15 août 1568, 11 mai 1573, 1^{er} mai 1575, 14 juillet 1576, 17 février 1579).

D'autres concernent des événements arrivés au sein de la famille royale : la mort de la reine Élisabeth et celle de la princesse doña Juana, sœur de Philippe II (4 mars 1569, 22 septembre 1573); la naissance des princes don Fernando, don Carlos Lorencio, don Diego et don Philippe, le seul qui survécut au Roi (4 décembre 1571, 12 août 1573, 24 septembre 1575, 25 août 1578). Deux de ces lettres précisent le jour, l'heure même où naquirent les infants don Fernando et don Carlos Lorencio, desquels les historiens s'occupent peu, parce qu'ils moururent en bas âge : le premier vint au monde le 4 décembre 1571, entre deux et trois heures du matin; le second le 11 août 1573, à minuit et demie.

En 1572, le bruit courut à Rome et dans diverses parties de l'Italie que le cardinal Farnèse avait encouru la disgrâce du Roi. Marguerite s'en alarma et en écrivit à son frère. Philippe, dans sa

(1) Voy. l'Appendice B, n° XV.

réponse (15 juillet 1572) la rassure complètement : il lui marque qu'il a chargé le cardinal de Granvelle et son ambassadeur à Rome, don Juan de Zúñiga, de faire connaître publiquement les sentiments de bienveillance qu'il a pour le cardinal, afin que tout le monde sache qu'il aime et estime plus que jamais sa personne, et qu'il le tient en la considération qui lui est due (1).

Deux lettres ont trait aux sollicitations que Marguerite ne manquait pas de renouveler de temps en temps auprès du Roi, afin qu'il remit la citadelle de Plaisance au duc son mari. Dans l'une, du 8 mai 1571, relative à des apostilles qu'il avait fait coucher sur un mémorial qui lui avait été présenté au nom de la duchesse, Philippe lui dit : « Si vous croyez que je vous aime comme une sœur, vous devez » croire que, si en certaines choses je ne me suis pas résolu de » manière à vous donner une entière satisfaction, ce n'a pas été » faute du désir de vous être agréable, mais que je l'ai fait pour des » considérations et des causes qui vous convaincraient, si vous les » connaissiez, que c'est ce qui nous importe, à vous et à moi (2). »

Je ne cite que pour mémoire les lettres des 2 septembre, 18 octobre, 23 décembre 1577 et 30 août 1578 sur le projet de Philippe II d'envoyer Marguerite aux Pays-Bas, après la rupture de don Juan d'Autriche avec les états généraux, ayant fait connaître ces lettres dans le volume précédent, d'après les minutes conservées aux Archives de Simancas. Il y en a une autre, datée du 8 septembre 1578, où le Roi répète à sa sœur qu'il apprécie, plus qu'il ne saurait le dire, la preuve qu'en cette dernière occasion elle lui a donnée de son attachement.

(1) " El buen ánimo y voluntad que tengo al cardenal, porque todos entiendan que estimo y amo su persona mas que nunca, y que le tengo en el lugar que se deve.... "

(2) " Y si creéis que os quiero como á hermana, deveis de creer que en lo que no me huviese resuelto á entera satisfacion vuestra, no ha sido por no desearos dar el gusto y contentamiento que á my mismo, sino por consideraciones y causas que, se las entendiédeses, quedaríades satisfecha que es lo que á vos y á my nos importa.... "

Enfin, dans des lettres du 26 octobre 1578, du 29 mars et du 18 juin 1579, le roi invite Marguerite à faire parvenir au prince son fils tous les avertissements, tous les conseils qu'elle jugera opportuns pour le bon gouvernement des Pays-Bas, et il lui témoigne la satisfaction qu'il a de la conduite de ce prince.

VI

J'en userai, à l'égard des lettres qui concernent le deuxième gouvernement de Marguerite, comme je l'ai fait pour celles des années 1559 à 1567, c'est-à-dire que je les analyserai l'une après l'autre.

De même que les précédentes, toutes ces lettres de Philippe II sont originales et en espagnol, à l'exception de quelques-unes dans lesquelles la langue française a été employée. J'indiquerai ces dernières.

1. — *Aranjuez, 8 mars 1580.* Il a reçu la lettre de la duchesse du 6 février. — Il a vu la diligence qu'elle mettait à son départ. Pour qu'Aldobrandino la joigne avant qu'elle arrive aux Pays-Bas, il a ordonné qu'il soit expédié avec toute la hâte possible. — Il donne des instructions au vice-roi de Naples afin que, selon le désir exprimé par elle, et d'accord avec les cardinaux Farnèse et Gambara, il dispose le duc de Mantoue, en ce qui concerne le mariage de la princesse Marguerite, sa petite-fille.

2. — *Badajoz, 16 juin 1580.* Il lui recommande le colonel Mario Carduini.

3. — *Badajoz, 17 juin 1580.* Il a reçu ses lettres des 18 mars et

1^{er} avril, écrites, la première de Parme et la seconde de Vigevano (1). — Par celles qu'il a eues du prince son fils et d'Octavio Gonzaga, il a appris son arrivée en Bourgogne. — Il espère donc qu'elle est déjà dans les Pays-Bas. — Il suppose qu'elle aura reçu en Bourgogne, ou même avant d'y arriver, les dépêches dont Aldobrandino était porteur.

4. — *Même date*. Son autre lettre du 17 juin était écrite lorsqu'il a reçu celle de la duchesse datée du 26 avril, à Salins, contenant qu'elle a été jointe par Pietro Aldobrandino.

5. — *Badajoz, 10 juillet 1580*. Il a reçu sa lettre du 24 et un duplicata de celle du 10, par lesquelles il a appris son arrivée à Besançon et la détermination qu'elle a prise, sur les observations du prince son fils, de se rendre à Luxembourg, et non à Huy. — Il pense qu'elle y est déjà, puisque le comte de Lalaing est allé au-devant d'elle pour la recevoir.

6. — *Badajoz, 15 août 1580*. Il a reçu ses lettres des 6, 15 juin et 4 juillet : la première écrite de Besançon, où une indisposition (2) l'a forcée de s'arrêter plus qu'elle ne l'aurait voulu (3); la deuxième de Lusse, terre de Lorraine, et la troisième de Luxembourg. Il a considéré la crainte qu'elle lui exprime que, faute d'argent, elle et le prince son fils ne se trouvent en peine. Déjà, comme elle l'aura su, il en a envoyé au prince; mais, vu les nécessités qu'elle représente, il a ordonné qu'on le pourvoie encore d'une bonne somme, bien que cela soit très-difficile. — Il leur recommande à tous deux l'économie. — L'affection que les états des provinces réconciliées montrent à elle et au prince, le plaisir que ces états témoignent de leur assistance commune, ne peuvent avoir que d'excellents résultats, tant pour l'accomplissement des choses de la

(1) Elle était arrivée à Parme le 17 mars et le 5 avril à Vigevano.

(2) Une attaque de goutte.

(3) Elle en partit le 12 juin.

guerre que pour le gouvernement, sans que l'un embarrasse l'autre :
 « aussi, ajoute-t-il, je tiens pour certain que vous vous partagerez les
 » affaires de la manière qui convient le plus à notre service et à
 » la tranquillité et autorité de vous deux, afin que vous soyez
 » mieux obéis et respectés (1). » — Il a été charmé d'apprendre la
 bonne volonté qu'elle a trouvée dans ses vassaux de Luxembourg pour
 son service : il convient de leur montrer l'affection qu'ils méritent.

7. — *Badajoz, 29 août 1580.* Par ce qu'il écrit au prince et la
 relation qu'il lui envoie, elle apprendra la victoire que Dieu lui a
 donnée à Lisbonne, le 25 août (2). — Il a voulu qu'elle en soit
 informée, afin qu'elle en fasse rendre grâces à Dieu.

8. — *Badajoz, 2 septembre 1580.* Il a reçu sa lettre du 20 juillet
 et un duplicata de celle du 4 du même mois. — Il lui rappelle qu'il
 lui a écrit deux lettres le 17 juin, deux les 10 juillet et 15 août;
 que, le 29, il l'a informée de la victoire de Lisbonne. — Il ajoute
 qu'il a eu avis de la reddition de Santarem, et qu'il espère que tout
 le reste se terminera bien, promptement et, ce à quoi il tient le
 plus, sans effusion de sang (3). — Puisque le prince son fils a été
 d'avis qu'elle passât à Namur, elle a très-bien fait d'en agir ainsi.
 Il ne doute pas que l'intelligence et l'assistance de tous deux dans
 les affaires des Pays-Bas n'aient pour résultat un grand service rendu
 à Dieu et à lui, et un grand bénéfice pour ces provinces (4).

9. — *Badajoz, 15 octobre 1580.* Il l'informe qu'il envoie Jean-
 Baptiste de Tassis en France, pour y résider auprès du roi très-chré-

(1) « Sin que lo uno embarasce á lo otro; y assì tengo por cierto que vosotros os repartireis el cuydado de la manera que mas convenga á nuestro servicio y al descanso y auctoridad de ambos para ser mas obedescidos y respectados. »

(2) Son armée, commandée par le duc d'Albe, avait ce jour-là battu le prince don Antonio sous les murs de Lisbonne.

(3) « Y lo que mas estimo, sin sangre. »

(4) « Y no dudo yo sino que de la comunicacion y asistencia de ambos en essos paises ha de resultar mucho servicio de Dios y mio y beneficio á ellos mismos. »

tien, en remplacement de Juan de Vargas Mexia, décédé dernièrement en cette cour. — Il a ordonné à Tassis d'avoir soin d'avertir la duchesse, ainsi que le prince son fils, de ce qui s'y passera touchant les Pays-Bas, et d'exécuter leurs ordres. — De leur côté, ils le tiendront au courant de ce qu'il aura besoin de savoir.

10. — *Badajoz*, 26 novembre 1580. J'ai donné cette lettre dans le 1^{er} volume, p. XLII.

11. — *Elvas*, 23 décembre 1580. (*En français.*) Il la prie de s'entendre avec le prince son fils pour trouver quelque moyen de payer la garnison de Besançon. Le comte de Champlite lui a offert d'hypothéquer son bien à cet effet, s'il en était requis; mais « ne » convient s'ayder de telles extrémités, n'estans les nécessitez si » avant. »

12. — *Elvas*, 15 janvier 1581. Ayant envoyé don Guillen de San Clemente au duc de Savoie (1), pour lui faire ses compliments de condoléance sur la mort du duc son père (2), il lui a ordonné depuis de résider auprès dudit duc. Il en informe la duchesse, pour qu'elle tienne bonne correspondance avec lui.

13. — *Elvas*, 5 février 1581. (*En français.*) Il est souvent advenu que les ministres et officiers aux Pays-Bas, par inadvertance ou par importunité des poursuivants, ont passé et scellé des provisions de dignités, prébendes, états et offices dont la disposition est réservée à sa personne : ce qui a donné lieu à plusieurs inconvénients. Il lui recommande de veiller à ce que dorénavant ses ministres et officiers ne sortent des instructions dressées sur la provision des offices, tant en ses Pays-Bas qu'au comté de Bourgogne.

14. — *Elvas*, 20 février 1581. (*En français.*) Il l'informe que, « passez quelques mois, » il a conféré à messire Guillaume de Pamele, président du conseil en Flandre, la charge de président du conseil

(1) Charles-Emmanuel I.

(2) Emmanuel-Philibert, mort le 30 août 1580.

privé, qui depuis plusieurs années n'était pas desservie, le président Sasbout étant demeuré « entre les estatx altérez. »

15. — *Même date. (En français.)* Il lui envoie une procuration pour composer et transiger avec le duc de Lorraine sur les différends et débats qui se sont élevés entre les officiers royaux au pays de Luxembourg et au comté de Bourgogne, et ceux du duc.

16. — *Portalegre, 6 mars 1581.* J'ai donné cette lettre dans le tome I^{er}, p. XLIII.

17. — *Tomar, 3 avril 1581. (Autog.)* J'ai également donné cette lettre dans le tome I^{er}, p. XLIV.

18. — *Même date.* Il se réfère à sa lettre du 6 mars, en se bornant à insister sur ce qu'il lui mande dans une autre lettre (1), car c'est ce qui convient au service de Dieu, au sien et à l'avantage des Pays-Bas (2). — Sous peu il enverra au prince Alexandre une provision de 1,100,000 écus. Il espère qu'avec une aussi grosse somme et l'assistance et bonne correspondance d'elle et de son fils, des résultats satisfaisants seront obtenus dans ces provinces.

19. — *Même date. (En français.)* Il la prie de lui envoyer, le plus tôt possible, l'écrit dont elle lui a annoncé qu'elle s'occupait touchant « ce qu'elle a reconnu de l'état des affaires de son conté » de Bourgogne, » à son passage par ce pays.

20. — *Tomar, 9 avril 1581.* Envoi de lettres de change.

21. — *Tomar, 13 avril 1581.* Avis de l'envoi d'un crédit de 300,000 écus.

22. — *Tomar, 20 avril 1581.* Touchant le même.

23. — *Tomar, 24 avril 1581.* Par les lettres du prince du 4 avril, il a été informé de l'état des affaires aux Pays-Bas. Plus il voit com-

(1) Celle du même jour, et de sa main, où il pria instamment la duchesse de se charger sans aucun délai, du gouvernement des Pays-Bas.

(2) « Con solo tornaros á encargar de nuevo, con todo encarescimiento, lo mismo que en la otra carta se os escribe, pues es aquello lo que conviene al servicio de Dios y mio y beneficio de los países. »

bien il est nécessaire que le prince se tienne sur les frontières de France et s'occupe des choses de la guerre, et plus il désire recevoir avis que la duchesse a pris la direction du gouvernement, comme tant de fois il l'en a priée et chargée. Il ne doute donc pas qu'elle ne lui ait donné cette satisfaction. — Elle jugera, par les provisions d'argent qu'il envoie, de sa volonté de seconder leurs efforts. Sur cet argent elle pourra disposer de 30,000 écus qu'il lui donne d'*ayuda de costa* (de gratification).

24. — *Tomar*, 30 avril 1581. Elle aura déjà appris qu'il a nommé le comte d'Olivares son ambassadeur à Rome. Il a ordre d'entretenir bonne correspondance avec elle, et de faire ce qu'elle lui commandera pour son service (celui du Roi).

25. — *La Cardiga*, 28 mai 1581. La dernière lettre qu'il a reçue d'elle est du 27 mars. — En ce qui touche le gouvernement des Pays-Bas, il se réfère à ce qu'il a écrit à elle et au prince, et il espère apprendre bientôt qu'ils s'y seront conformés. — Il écrit de sa main en *P. S.* : « J'attends avec grand désir de vos nouvelles, car il y a » longtemps que je n'en ai reçu. J'espère qu'elles seront très-bonnes, » et, en ce qui concerne votre santé, telles que je les souhaite » toujours (1). »

26. — *Lisbonne*, 22 juillet 1581. J'ai cité cette lettre dans le tome I^{er}, p. LVI.

27. — *Lisbonne*, 25 septembre 1581. Il répond à la lettre qu'elle lui a écrite de sa main le 13 juillet. — C'est avec beaucoup de raison qu'elle s'est réjouie des succès de Frise et du recouvrement des château et ville de Breda : événements qui ont manifesté le soin, la valeur, la prudence avec lesquels le prince son fils, aidé de son conseil et assistance, dirige toutes les affaires (2). — Aussi il se flatte,

(1) « Con mucho deseo espero nuevas vuestras, por aver mucho que no las he tenido, y espero que serán muy buenas, y de vuestra salud las que yo deseo siempre. »

(2) « En todo lo qual se paresce el cuydado, valor y prudencia con que lo guia todo el príncipe vuestro hijo, ayudado de vuestro consejo y asistencia. »

connaissant le zèle que tous deux ont pour son service, qu'ils remédieront à ce qui est arrivé à Cambrai (1). Pour leur en donner le moyen, il leur enverra bientôt une bonne somme d'argent.— Quant au gouvernement des Pays-Bas, il attend la réponse qu'elle aura faite aux dépêches dont Aldobrandino a été porteur et à ce qu'il a été chargé de lui dire.

Marguerite, en même temps qu'elle avait adressé à Philippe, le 13 juillet, la lettre à laquelle celle-ci répond, avait écrit au cardinal de Granvelle, pour se justifier de n'avoir pas exécuté les ordres du Roi touchant le gouvernement des Pays-Bas. Elle lui montrait qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour engager son fils à s'y conformer, et elle ajoutait : « Il est dur pour moi (parlant à Votre » Seigneurie Illustrissime en confidence) de ne pouvoir m'expliquer » ouvertement à cet égard sans inculper ou grever mon fils, qui résolument n'a pas voulu ni ne veut en aucune manière que la charge » du gouvernement soit divisée ni la partager avec moi; et si cela » paraît au monde difficile à croire, je ne saurais qu'y faire : ce ne » sera pas le premier fils qui, devenu homme et ayant atteint l'âge » de trente-sept ans comme le prince, ne veut plus s'en tenir aux » conseils ni aux persuasions de la mère ou du père. Si ces conseils » avaient eu la force qu'ils auraient dû avoir et que je me confiais » qu'ils auraient, Sa Majesté n'aurait pas aujourd'hui de motif de » déplaisir, mais elle aurait été servie selon son commandement, et » je n'aurais pas été trompée dans la confiance où j'étais que je pouvais » plus que je ne peux sur mon fils, et que je l'aurais persuadé de » m'accepter pour compagne, puisque Sa Majesté l'ordonnait : ce » dont je suis restée très-confuse et très-mécontente. Ce qui ajoute

(1) Le prince de Parme avait bloqué Cambrai. Le duc d'Anjou, ayant rassemblé une armée de 10,000 hommes de pied et 4,000 chevaux, s'approcha de cette ville le 16 août 1581, y fit entrer des vivres et des munitions, et, le 18, il y entra lui-même en grand triomphe. Les habitants le reçurent comme chef et souverain du château et protecteur de la liberté de Cambrai et du Cambrésis.

» à ma confusion et à mon déplaisir, c'est que je vois, par les lettres
 » de Votre Seigneurie Illustrissime, que Sa Majesté non-seulement
 » prendra de mauvaise part l'opposition du prince, mais encore me
 » l'imputera à faute, de manière que je pâtirai pour vouloir le
 » service de Sa Majesté plus que quelque autre chose que ce soit.
 » Et c'est là surtout ce qui me chagrine (1). »

28. — *Lisbonne, 31 décembre 1581. Voy. le tome I^{er}, p. LIX.*

29. — *Même date.* Sa lettre du même jour était écrite lorsqu'il a reçu celle de la duchesse du 6 novembre. Presque en même temps lui est arrivée la nouvelle de la reddition de Tournai. — Le prince Alexandre, malgré les recommandations qu'il lui fait, hasarde trop sa personne en toutes les occasions; il prie Marguerite de l'aider à lui en faire des reproches. — De l'argent a été envoyé au prince et il lui en enverra encore, le plus qu'il sera possible. — Il est très-satisfait du comte de Mansfelt et le lui montrera toujours. — Pour le surplus de la commission d'Aldobrandino, il s'en réfère à sa lettre du même jour.

30. — *Lisbonne, 15 février 1582.* Il a reçu avec plaisir les félicitations qu'elle lui a adressées, dans sa lettre du 2 décembre, sur

(1) « Ma è pur duro passo (parlando con Vostra Signoria Illustrissima confidentemente) non poter far appieno apparire le mie ragioni in questa parte senza incolpare o agravar mio figlio, che risolutamente non ha voluto ne vuole a modo alcuno il carico diviso ne in mia compagnia; et si al mondo ciò sarà difficile a credere, non saprei che farmi, pur non sarà il primo figlio che fatto huomo et di età di trenta sette anni, come è il principe, non voglia più starsene a i consigli et i persuasioni della madre o padre, i quali se havessero havuto la forza che devono et io confidava, non harebbe Sua Maestà hora causa di sentir disgusto, ma secondo il suo comandamento sarebbe stata servito et io non resterei ingannata della fede che tenevo di poter più di quello che posso in mio figlio, et di haverlo possuto persuadere ad accettarmi per compagna, poichè Sua Maestà lo comandava: il che non mi è stato possibile; e pur è vero di che sono restata confusissima e molto mal contenta. Et mi si accresce la confusione et il dispiacere intendendo, per la littera di Vostra Signoria Illustrissima, che Sua Maestà non solo piglierà in mala parte la contraditione che le fa il principe, ma si darà anco a me la colpa, a tal che veniro a patire per volere più il servitio di Sua Maestà che qualsivoglia otra cosa: che è quello che più sento et mi duole..... »

la prise de Tournai. « Comme je sais, lui dit-il, que, pour votre part, » vous disposez l'esprit de ces gens de façon qu'on prenne les moyens » nécessaires pour apporter quelque remède à tant de maux que mes » bons sujets, à ma très-grande peine, souffrent là-bas, il ne me reste » qu'à vous prier de m'envoyer souvent beaucoup de nouvelles de » votre santé (1). »

31. — *Lisbonne, 31 mars 1582. (En français).* Ayant considéré les services que, de son vivant, le docteur Louis del Rio, conseiller en son conseil privé, lui a rendus, et les pertes que sa veuve, chargée d'enfants, subit dans ses biens situés en Hollande, il a résolu de continuer à celle-ci le traitement de trois écus par jour, payable sur la caisse de l'armée, jusqu'à ce qu'il lui accorde une pension sur son domaine.

32. — *Tomar, 2 juillet 1582.* Il a reçu ses lettres des 22 février et 18 avril, par lesquelles il a appris avec chagrin qu'elle a été indisposée et avec plaisir son rétablissement. — Ce qu'elle lui dit concernant les affaires des Pays-Bas est en tout point aussi prudemment raisonné qu'on peut l'attendre d'elle. Il lui en fait ses remerciements, et la remercie de même de la promptitude avec laquelle elle se conforme à sa volonté. Il lui annonce qu'il enverra sous peu au prince une bonne somme d'argent, malgré la difficulté qu'il y a de s'en procurer, à cause des grandes dépenses auxquelles il faut faire face dans les différentes parties de la monarchie.

33. — *Tomar, 6 août 1582.* Il a eu un grand contentement de voir, par sa lettre du 31 mai, qu'elle est libre de la goutte. — « Ce » que vous dites à propos de votre retour en Italie est chose de considération, comme le sont aussi les raisons pour lesquelles je vous » ai demandé de le différer. — Ce que je puis vous dire maintenant

(1) « Pues sé lo que vos, por vuestra parte, disponeys los ánimos dessa gente para que se tomen los medios necesarios para poner algun remedio á tantos males como allá mis buenos súbditos, con harta pena mia, padescen, no me queda sino rogaros que me embieys muy á menudo muchas nuevas de vuestra salud. »

» est que je désire votre santé, votre tranquillité, votre repos, autant
 » que les miens, et de cela vous pouvez être très-assurée, comme je
 » le suis que vous voudrez qu'en cela il se fasse ce qui sera trouvé le
 » plus convenir au service de Dieu, au mien et à l'avantage des Pays-
 » Bas (1). » — Grande satisfaction qu'il a du prince Alexandre, dont le
 succès d'Audenarde vient encore d'augmenter la réputation. — Il aura
 pour le comte de Mansfelt la considération due à ses services et à l'in-
 tercession de la duchesse. — Il se souviendra aussi de ce qu'elle lui
 écrit en faveur du maître général des postes Léonard de Tassis et de
 Lamoral de Tassis, son fils. — *P. S. de sa main.* « Pour vous faire
 » compagnie, j'ai eu, ces jours derniers, la goutte à la main droite et
 » ailleurs. C'est ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt et
 » m'empêche de vous en dire davantage, ayant encore la main
 » faible (2). »

34. — *Lisbonne, 20 août 1582.* Il a reçu sa lettre du 7 juillet.
 — Il se félicite encore avec elle du succès d'Audenarde, ainsi que
 de la réputation que le prince son fils va gagnant chaque jour. —
P. S. de sa main. « Je me porte bien maintenant, quoique un
 » peu boiteux, et je suis très-content de ce que votre santé est
 » bonne (3). »

35. — *Lisbonne, 27 août 1582.* Il se félicite avec elle de la prise
 de Lierre; et comme le prince son fils recevra bientôt un secours
 d'argent et de troupes, il se promet de sa valeur et de sa prudence

(1) « Lo que dezis á propósito de vuestra volta á Italia es cosa de consideracion, y tambien las causas y razones por que yo os pedí la diffiriédeses. Lo que agora puedo dezir es que desseo vuestra salud y descanso y sossiego como el mio, y desto podeys estar muy cierta, como yo lo quedo de que vos desseareys que en esto se haga lo que mas se viere convenir al servicio de Dios y mio y beneficio dessos payses. »

(2) « Por teneros compañía, he tenido estos dias la gota en la mano derecha y en otras partes; y por esto no he podido escriviros antes, ni aun agora dezir os mas, porque todadia tengo flaca la mano. »

(3) « Yo quedo ya bueno, aunque un poco coxo, y muy alegre de que vos esteis con salud. »

des résultats plus importants encore. — Il sait le contentement que donnera à la duchesse la victoire que son armée navale vient de remporter (1).

36. — *Lisbonne, 21 octobre 1582.* Elle aura appris que le duc Othon-Henri de Brunswick, pour vivre catholiquement, s'est éloigné de sa famille et de son pays; qu'après avoir été quelque temps à la cour de l'archiduc Ferdinand, il est venu trouver le Roi, qui l'a accueilli avec plaisir, comme son zèle pour le service de Dieu le méritait. — Il part maintenant pour aller le servir à son armée des Pays-Bas, avec 3,000 écus par an d'entretien, et le Roi ordonne au prince de l'honorer et favoriser comme sa qualité le requiert, l'employant selon son mérite et les occasions qui s'offriront. — Il prie la duchesse de faire de même.

37. — *Lisbonne, 31 octobre 1582. (En français.)* « Madame ma bonne sœur, les députez de ma ville de Groeninghe qui, passez quelques mois, se sont renduz par deçà, accompagnez de voz lettres du 16^e de janvier en ceste présente année, pour me représenter l'estat et ce que convient pour la conservation et bien de ladite ville, s'en retournent par delà présentement, avec dépesches aultant favorables que m'a esté possible leur accorder pour le bénéfice d'icelle, en recongnoissance des grands debvoirs de fidélité en quoy elle s'est maintenue pour nostre ancienne religion catholique romaine et mon service. A cause de quoy il estoit raysonnable de m'y eslargir, et honorer aussi iceulx députez, comme ay faict de mon propre mouvement, de degré de chevalerie et noblesse, y accédant principalement vostre bonne recommandation. Dont vous ay bien voulu advertir, à ce que entendiez comme j'ay eu à cœur l'expédition desdictes affaires, pour estre de l'importance que sçavez bien considérer.

(1) Le 25 juillet, aux Açores, sur l'armée navale de don Antonio, commandée par ce prince en personne. Celle du Roi était sous les ordres du marquis de Santa Cruz.

A tant, madame ma bonne sœur, nostre seigneur Dieu vous ait en sa sainte garde.

» De Lisbonne, le dernier de octobre 1582.

» Vostre bon frère,

» PHLE.

» A. DE LALOO.

38. — *Aranjuez, 2 mai 1583. (En français).* Il a vu ce qu'elle lui a écrit, le 30 décembre 1582, en faveur de l'archevêque de Cambrai, et pour qu'il lui donne l'abbaye de Saint-Martin à Tournai. — Il n'a pu encore se décider là-dessus, n'ayant pas jusqu'ici reçu le besogné des commissaires qui ont été chargés, selon l'ancienne coutume, de tenir information en ladite abbaye.

39. — *Même date. (En français.)* Ayant vu ce qu'elle et le prince son fils lui ont écrit en recommandation du comte de Champlite, gouverneur de son comté de Bourgogne, et ayant égard aux longs, fidèles et très-importants services qu'il lui a rendus de tout temps, « signamment en ceste diversité et altération d'affaires durant laquelle il a en partie, au moyen de sa vigilance, conservé ledit comté de tout changement contraire à son service, » il lui a accordé une « pension annuelle de 2,000 francs assignée audit comté. »

40. — *Madrid, 15 juillet 1583.* Cette lettre est dans le tome 1^{er}, p. LXII.

Le cardinal de Granvelle écrivit aussi, le 17 juillet, à la duchesse, pour lui annoncer qu'enfin le Roi lui accordait la permission de retourner en Italie : « Sa Majesté, à la vérité, y est condescendue fort mal volontiers, — lui dit-il — et plus forcée que autrement, pour l'instance que Vostre Altèze a faict si continuelle et avec termes si véhéments, pour s'accommoder à ladicte instance et à la nécessité que Vostredicte Altèze ha toujours dit de sa santé, et encoires de sa vie, que tant emporte. Les causes pour lesquelles Sa Majesté désiroit tant son plus long séjour par delà, Vostredicte Altèze, par sa grande prudence, les entend mieulx et les peult

» mieulx considérer que personne, quelle elle soit : mais enfin, après
 » y avoir longuement pensé et différé la résolution tant qu'elle ha
 » peu, icelle a esté telle que Vostredicte Altèze verra par lesdictes
 » lettres (du Roi), et pense que sur le mesme Sadicte Majesté escript
 » à monseigneur le prince. »

En recevant la lettre du Roi, Marguerite trouva « très-sèche et très-
 » crue (1) » la permission qu'il lui accordait de retourner en Italie. Il
 lui parut qu'alors qu'elle avait donné à son frère tant de marques de
 son obéissance, de sa fidélité, de sa promptitude à le servir, on
 n'avait cherché que le moyen de la renvoyer chez elle seulement,
 comme on avait coutume de le dire, avec un bâton à la main (2). Elle
 s'en plaignit au cardinal de Granvelle, ajoutant : « Monsieur, cela est
 » un procédé qui servira d'exemple aux autres ; et il me peine infini-
 » ment de me voir traitée ainsi après tout ce que j'ai souffert et enduré,
 » après que j'ai sacrifié au service du Roi ma réputation et ma
 » santé (3). » Elle le pria instamment de s'interposer afin qu'elle
 reçut quelque consolation. Ce qu'elle demandait, c'était, comme
 toujours, la restitution du château de Plaisance. Elle aurait voulu,
 en retournant à Parme, pouvoir annoncer au duc son mari que
 cette grâce lui avait enfin été accordée (4).

41. — *Madrid, 15 août 1583.* Il a reçu la lettre du 21 juillet par
 laquelle elle le félicite sur la prise de Dunkerque : ce succès est dû à
 la valeur, à la prudence, à la diligence dont le prince son fils ne cesse

(1) « Molto secca et cruda. »

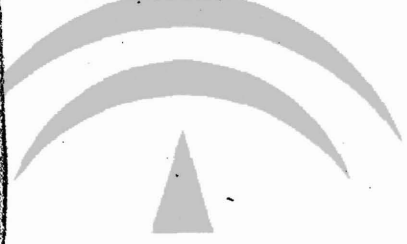
(2) « Pare che si sia preso espediente di rimandarmene a casa, come si suol dire, solo
 con una canna in mano.... »

(3) « Signor mio, questo è termine che doverà passar in esempio agli altri, et io sento
 in infinito che in luogo di sí lungo mio patimento et travaglio, et doppo haver posto in questo
 servitio la riputatione et la sanità della quale mi son privo mentre che qui son stata, habbia da
 vedermi ricompensata et trattata di tal maniera..... » (Lettre du 1^{er} août 1583.)

(4) La maison Farnèse l'obtint de Philippe II seulement deux années après. Le duc Octave
 prit possession du château de Plaisance le 15 juillet 1585.

de faire preuve. — Il ne sera pas tranquille sur la santé de la duchesse jusqu'à ce qu'il apprenne que la goutte qui la travaillait a cessé; et il l'engage, en tout cas, à ne pas se mettre en route avant d'être tout à fait bien portante.

Marguerite quitta Namur le 14 septembre. Le 23 octobre elle arriva à Parme. Le 27 elle se remit en route, prenant son chemin par Ferrare, et se proposant, avant de retourner à sa résidence d'Aquila dans les Abruzzes, de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Elle fut parfaitement accueillie à la cour de Ferrare. Le 4 novembre elle s'embarqua, sur des galères vénitiennes, en un port dont je n'ai pu déchiffrer le nom, et elle arriva le 10 dans les Abruzzes. Peu de jours après elle partit pour Aquila. Les vents contraires ne lui avaient pas permis de réaliser son projet de pèlerinage. Tous ces détails sont tirés des lettres écrites par elle au cardinal de Granvelle.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

NTA DE ANDALUCIA

Dans le premier volume de cette Correspondance, j'ai, d'après des documents inexacts, placé au mois de février 1586 la mort de Marguerite.

La vérité est que Marguerite rendit le dernier soupir le 18 janvier, à Ortona ou Orton, ville de l'Abruzzi Citérieure, au bord du golfe de Venise. Elle était malade depuis quelque temps. Déjà, au commencement de janvier, on craignait pour sa vie; depuis le 15 elle avait perdu connaissance.

C'est ce que m'ont appris des lettres de Pietro Aldobrandino, l'un

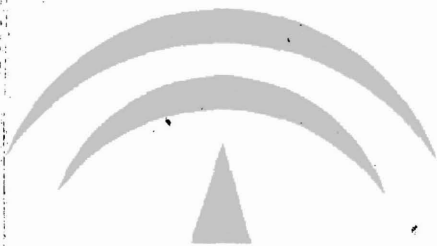
LVI

PRÉFACE.

de ses gentilshommes, conservées aux Archives Farnésiennes, à Naples (1).

(1) Le 22 janvier 1586, Aldobrandino écrivait, de Rome, à Gio. Batt^a. Pico, secrétaire du duc Octave : « Scissì à Vostra Signoria alli 18, et hora le dirò come qui aspettiamo d' hora in « hora la dolorosa nova d'Ortona, dove S. A. alli xv laborabat in estremis, et non haveva « conosciuto il duca d'Atri, nè haveva virtù per durare due giorni... »

Le 25, il mandait au prince de Parme aux Pays-Bas : « Scissì a Cosimo (Cosme Masi, « secrétaire d'Alexandre Farnèse), sabato passato, in quanto male stato io havessi lasciato « Madama Serenissima, gloriosa memoria, alli ix del presente, che fui mandato qui (à Rome) « da S. A. Il male andò di sorte crescendo che, per quanto scrivono di Pesaro, alli xviii « l'Altezza Sua rese l'anima al suo Creatore..... »



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

APPENDICES.

APPENDICE A.

LETTRES DE CHARLES-QUINT A MARGUERITE D'AUTRICHE.

N° 1.

(2 Mai 1539.)

CAROLUS, DIVINA FAVENTE CLEMENTIA, ROMANORUM IMPERATOR AUGUSTUS, ETC.

Illustrissima duquesa, nuestra muy cara hija, aunque la nueva sea tal que os aya de dar pena, todavía os la havemos querido scrivir, por la cuenta que de vos hazemos. La emperatriz parió, á los XXI del passado, un hijo que en el mismo puncto passó desta vida. Ella quedó con dispusicion que estonces se tenia mucha speranza de su salud. Pero despues, al tercero dia, le sobrevino una fiebre, la qual, con un catarro que le cayó en el pecho, la travajó de manera que Nuestro Señor fué servido que ayer, que fué el XI dia del parto, satisfiziesse á la deuda de la natura con que nació. Él sea loado por todo lo que haze, y le plega collocar su ánima en el número de los bienaventurados, como se deve confiar segund la virtuosa y cathólica vida que siempre usó, y el fin religioso y santo que tuvo : lo qual no es pequeño consuelo en el sentimiento y tristeza que con muy grand razon nos ha dexado.

Datum en Toledo, a 11 de mayo del año de M. D. XXXIX.

CAROLUS.

D. IDIAQUES.

A la illustrissima Duquesa doña Margarita de Austria, nuestra muy cara y muy amada hija.

II.

h

Nº II.

(25 Novembre 1540.)

Illustrissima duquesa, nuestra muy cara y muy amada hija, por cartas de Mos^r de Andalot havemos entendido el buen término que se ha tomado en las cosas á que lo embíamos, y la buena voluntad y determinacion con que os dispusistes á cumplir lo que á vos tocava, y lo que ha passado : de que havemos holgado infinito, y speramos que será para mucho contentamiento de todos. Y os rogamos mucho que por vuestra parte ayudeys siempre á esto, teniendo grand cuydado de dar á Su Santidad toda la satisfacion que se pudiere, porque desta ha de depender tambien mucha parte de la vuestra.

De Ras, xxv de noviembre 1540.

Estando scripta esta, llegó Lope Hurtado á este lugar, y le havemos oydo muy particularmente todo lo que de vuestra parte nos ha dicho, y respondido á todo ello, como él scrive. Y no queda qué añadir, sino que havemos holgado muy mucho de entender las particularidades de vuestra persona y buena manera. De la poca salud y non buena dispusicion nos queda cuydado : pero plazera á Dios que se mejore, y deveis tenerlo muy grande de confirmarla. Lope Hurtado nos ha mostrado por scripto los cabos que os acordó y habló, al tiempo de su partida, cerca de la manera que os devíades gobernar, y nos ha parecido bien, porque fueron cuerdamente hablados : solamente, en lo que toca al cardenal de Sanctiagó, parece que con el amor que le tiene cargó la mano mas de lo justo ; al qual deveys honrar y favorecer como es razon, segund su persona y dignidad y como á buon servidor nuestro, pero con la modestia, templança y buenos términos que se requieren, para no causar desabrimiento á Su Santidad ni á los otros de la casa Farnesa, ni hazer faction ó parcialidad con esto.

Datum ut supra.

D. IDIAQUES.

CAROLUS.

A la illustrissima madama Margarita de Austria, duquesa de Penna, nuestra muy cara y muy amada hija.

Nº III.

(12 Décembre 1540.)

CAROLUS, D. F. CLEMENTIA, ROMANORUM IMPERATOR, SEMPER AUGUSTUS.

Illustrissima duquesa, nuestra muy chara hija, con vuestra letra de viiiº de noviembre rescebimos mucho plazer ; y de entender, por las cartas de Andalot, de vuestra salud y

PRÉFACE.

LIX

buena dispusicion, y las otras particularidades que os tocan, holgámos como es razon. Y lo que por vuestra parte se ha hecho y haze, siguiendo lo que os embiamos á rogar y nos haveis asegurado, es como lo sperávamos y conviene. Y assí os rogamos mucho lo querays continuar, teniendo muy gran cuidado de dar todo el mas contentamiento que pudiéredes á Su Santidad y á todos los de la casa Farnesa, y de honrrar y respetar á vuestro marido, como la razon y honestidad lo requiere : que haziéndolo assí, nos speramos que los descontentamientos passados se han de convertir en lo contrario en todos. Lo que mas se offresce se scrive á Andalot, y al marqués de Aguilar lo que toca á lo de Camarino, como lo entenderays.

De, á XII de deziembre M. D. XXXX.

CAROLUS.

IDIAQUES.

Nº IV.

(28 Aout 1556.)

CAROLUS, D. F. CLEMENTIA, ROMANORUM IMPERATOR AUGUSTUS.

Illustrissima duquesa, nuestra muy cara y muy amada hija, la carta que nos screvístes con Hieronymo de Corregio havemos recibido, y con ella el contentamiento que es razon, por haver entendido de vuestra salud, y conocer lo que siempre nos havemos persuadido de vuestra voluntad. Y assí, como no dubdamos que os havrá mucho pesado, como dezís, de que las cosas con el duque vuestro marido y los suyos ayan passado por tan diferente camino del que desseavades, assí podeys ser cierta que nos ha desplazado en el mismo grado, tanto por haver antevisto lo que dello ha resultado en perjuizio de la quietud de Italia, quanto por vuestro respecto. Pero, si Dios será servido reduzirlas á lo que se spera, podeís muy bien creer que será con muy grande satisfaction nuestra ; y con tal presupuesto lo he mucho encomendado al serenissimo rey mi hijo, el qual tenemos por cierto que os será muy buen hermano, y que acomodándose las cosas, no solo se terná special cuydado del duque vuestro marido, como se deve, pero aun de amparar y favorecer los suyos, como lo conocerán por las obras.

En este punto nos partimos desta villa, con pensamiento de hazer el viaje de Spaña, si plaze á Dios; y allí y donde quiera que estuviéremos, hallareís en nos el amor y affection de buen padre, como siempre os lo havemos sido. Y sea, illustrissima duquesa, nuestra muy cara y muy amada hija, Nuestro Señor en vuestra continua protection.

De Gante, á xxviii de agosto M. D. LVI.

CAROLUS.

VARGAS.

A la Ill^{ma} Duquesa madama Margarita de Austria, nuestra muy cara y muy amada hija.

APPENDICE B.

LETTRES DE PHILIPPE II A MARGUERITE D'AUTRICHE.

Nº I.

(8 Septembre 1559.)

Illustrissima duquesa, mi muy cara y muy amada hermana, el dia que me despedí de vos y me hize á la vela, como vistes, seguí mi viage y tuve buen tiempo, aunque muy escasso : pero con él y con la bonancia que avía en la mar passé el estrecho, como lo avreis entendido por lo que os scribió don Antonio de Toledo con los pilotos flamencos que se volvieron desde ysla Duyck, donde los mandé echar. Despues seguí mi camino sin tocar en la costa de Inglaterra ni en la de Francia, y passé el golfo con tiempo á las vezes prospero y otras no tal, y tan de espacio, por causa de las calmas que hubo los mas dias, y por la poca firmeza y variedad de los vientos que eran menester para hazer con brevedad el viage, de manera que me detuve en él hasta hoy, dia de la fecha desta, que con favor de Nuestro Señor he llegado á este puerto, y me hallo con salud y muy contento de aver acabado este viage tan prosperamente que, excepto el aver sido algo largo, en todo lo demas ha sido como se podia dessear; y assí he dado á Nuestro Señor muchas gracias por la merced que en él me ha hecho. Y he querido avisaros dello en saltando en tierra, por el contentamiento que sé que os ha de dar esta nueva, y para que la hagais entender á los dessos Estados, como es razon, que cierto he sentido gran soledad en apartarme dellos, y para rogarós que me aviseis muy á menudo de vuestras buenas nuevas y de lo que mas se ofreciere, porque recibiré dello muy particular contentamiento. Y porque esta no sirve para mas, acabaré con rogar á Nuestro Señor os tenga, illustrissima duquesa, mi muy cara y muy amada hermana, en su continua guarda.

De Laredo, á viii de setiembre 1559.

De la main du Roi.

Aunque vengo bueno, todadía me han dejado las calmas tan cansado que no he podido escribir esta de my mano; mas estoy bueno, y así lo ha venido y lo está vuestro hijo : qu'esto tiene bueno el mareado que, en viéndose en tierra, se pierde y holvida todo.

Vuestro buen hermano,

Yo EL REY.

A la illustrissima madama Margarita de Austria, etc.

(15 Juillet 1562.)

Señora, despues que se reboviéron estas cosas de Francia, no he osado escriviros largo, por no poder ir las cartas en cifra. En esta, que irá por mar, pienso hazerlo y responder á vuestras cartas á lo mas necesario dellas. Tambien me ha detenido de no escriviros aver estado tantos dias en Alcala, por el mal del príncipe, que fué tan grande como ya habreis savido y, despues la mejoría que se ha ido continuando y bien á priesa, el estar fuera de peligro : mas el cicatrizarse la herida ha ido y ba tan despacio que en muchos dias, y quiza de aquí á un mes, no estará acabada; mas ya se levanta, y parece que con mejores fuerças y color que antes. Demas del aprieto en que nos puso el mal del príncipe, me ha pesado mucho dél, por la dilacion que será para la ida á Monçon, para donde estaba yo ya de camyno, aviendo de pasar primero por las fronteras de Francia, de Fuentarabía y San Sebastian, para dar órden en la fortificacion dellos en que ha avido mala órden hasta aquí, y de allí á Navarra á lo mismo y á hazer jurar al príncipe, como se ha de hazer despues en Aragon; y por ser estas tierras frias y ásperas y de muchas nieves y malos camynos, combenia verlas en el verano. Así qu'el mal del príncipe ha desbaratado todo esto, que fuera harto combeniente tenerlo echado á parte. Visto quanto estará para ponerse en camyno largo, tomaré resolucion de lo que se habrá de hazer en todo.

Esto es lo que por acá pasa : de que me ha parecido avisaros antes de entrar en responder á vuestras cartas, demas de lo que se os escribe y ha escrito en francés y en cifra. Por estas cartas vereis lo que por agora yo puedo hazer para ayuda á las necesidades de ay; y creed que entiendo quan grandes son, y que me duele mas que á nadie verlas, porque me va mas en ello que á nadie. Y quando no ubiese otra causa sino estar vos ay y saver el trabajo que pasais con ellas, queriendoos yo tanto y con tanta razon, lo seria muy bastante para que yo tubiese grandissima voluntad de proveer muy bien lo de ay como la tengo. Mas las necesidades de acá son tan grandes, y a quedado todo de manera de las cosas y tiempos pasados, que con aver crecido mucho my hazienda despues que vine en estos reynos, no hay forma para cumplir mucho de lo que aquí es menester, ni para pagar muchas cantidades que se deven de lo pasado en muchas maneras, ni ha aprovechado para esto avérseme hecho mayor servicio por estos reynos que nunca, y averse hallado algunas invenciones nuevas y cosas de que se ha havido algun dinero, y vender siempre á los que han querido comprar, tanto de las órdenes que yo tengo á cargo (siguiendo lo que Su M^a, que aya gloria, hazia, por la bulla que tenia para ello) como del patrimonio, y no solamente en rentas dél, sino en villas y

lugares : qu'es lo que ay no se haze, por mas necessidad que aya; es verdad que en Brabant no se puede por lo de los estados. Y la misma contradicion ay acá por los del reyno y leyes dél harto fuertes, que no se puede vender ni enagenar nada del patrimonio de lugares sin consentimyento de una gran parte del reyno; y demás desto me fué fuerça en Toledo, porque viniesen en lo del servicio, hazerles de nuevo otra promesa sobre esto. Mas, no embargante todo esto, se pasa por todo y se vende lo que se puede para suplir las necesidades de acá, y todo no basta con gran parte para lo que seria menester. Y creed que si no fuera por estas cosas que he dicho, y que si estuviera la hazienda como yo la hallé, que fuera imposible averse sostenido lo de aquí. Con el tiempo yo espero, si no sucediere guerra ó cosa nueva (que con lo del armada del Turco del año pasado se hizo gran gasto y desbarató mucho todo), que se pondria en buenos térmynos lo de acá para poder ayudar á lo de ay; mas por agora creed que no podrá ser, por las causas que he dicho : de que me pesa quanto podeis pensar. Y bien veo que no es remedio este para lo de ay, mas no puedo dejar de decirlo para my descargo, y principalmente con vos, que con razon le devo de daros ningun trabajo, siendo cosa que yo tanto devo de estorvar y que tanto me ha de doler, como cierto lo haze; mas sé tambien que sois tambuena hermana que, quanto mayor fuere el trabajo y mas pesado, le tomareis de mejor voluntad por amor de my y por lo que me va en ello y en la conservacion desos Estados que yo tengo en tanto, como es razon de tenerlos, abiéndolos visto y conocido; y sé que con vuestra presencia y con la buena manera que teneis en governallos, y tan gran cuydado dello, que no podrá dejar de aprovechar mucho por lo de ay; y aunque sé que no es menester, no puedo dejar de pedirlos quanto puedo que lo llebeis adelante así. Y para estas necesidades no es buena ayuda la que hazen los estados de Brabant con no conceder las que se le han pedido, y no tanto por la falta de las ayudas, pues ya están gastadas, como en la dilacion, qu'estorvan no pedirseles otras, de que habria tanta necesidad. Yo no sé ya qué me diga, si desta vez no acaban. Ciertó es cosa en que se deve de myrar y bien digna de remedio, que por sus locuras quieren perdello todo; y si pudiese hallarse alguna forma ó manera para apartar estos estados y dividirlos, como decís, cierto seria una cosa muy combeniente y á que es razon que todos atendamos, para no dexar pasar la ocasion, si viniere.

Ciertó para lo de las fortificaciones de ay querria mucho que se hallasse alguna forma, pues yo no puedo darla por agora de acá, como lo deseaba; y seria muy combeniente cosa no perder mas tiempo en esto dél que se ha perdido, y no sé con qué color se puedan escusar los estados de ayudar á esto, siendo una cosa tan combeniente y necesaria y la que mas puede asegurar la paz, por lo que se desconfiaria de poderse hazer ningun efecto contra esos Estados, si los viesen bien fortificados; y esto combendria que se hiziese tanto á la parte de Alemania como de Francia.

En las cosas de Francia no tengo mas que deciros de lo que habreis visto y vereis por las otras cartas, sino que me hazen estar con tanto cuydado como es razon, yendo en el

negocio lo que va, así al servicio de Dios como á todo lo demas; y esto me ha hecho no poder dejar de ayudar á los cathólicos, aunque ha venido bien mal á propósito lo que allí se gastará, que se ha quitado de lo que andaba juntando para pagar my casa, que les devo desde que de ay partí. Y aunque la ayuda suene que se da al rey y á la reyna, ya habreis entendido, por lo que ha ido en cifra, que si ella no estubiere como deve, no quiero que se le dé, sino á los cathólicos, sean quienes fuesen: que solo faborecer y ayudar su causa me haze hazer esto y escriviros lo que aquí digo, y rogaros que así lo encamyneis.

Harta pena me ha dado ver, por estas postreras cartas de xiii de mayo que de ay han venido, la dificultad que en esto habria, porque cierto me parece que ni al servicio de Dios, qu'es lo principal, ni al myo ni al bien de mis Estados, combiene dexar de ayudar á los cathólicos. Bien veo que se aventura algo en ello, mas cierto se aventura mucho mas en dejar que prevalezcan los hereges; que si lo hazen, estamos ciertos que todo su negocio ha de ser contra my y contra mys Estados, para que sean como ellos: lo que yo no tengo de consentir ni disimular jamás, aunque me costase cien mil vidas, si tantas tubiese.

Y á este propósito no dejaré de encomendaros mucho las cosas de la religion de esos Estados, aunque veo quan bien lo hazeis y el cuydado que teneis dellas, pues quanto peor estuviere lo de Francia, tanta mas causa ay para tener mucho cuydado de lo de ay. Paréceme que los que han entendido en lo de Valencianas han andado floxos en esto, y tanto mas es menester vuestra mano en ello, como yo veo que la poneis; y segun las cosas yo veo, no puedo dejar de tener opinion del marqués de Vergas de que no haze en estas cosas lo que deve y es obligado. Vos myrad si comberná hazerse en esto alguna cosa, y qué seria lo que se podria y debria hazer.

Aunque veo tambien lo que hazeis en lo de los nuevos obispados, por ver hechado este negocio tan importante al servicio de Dios á un cabo, os lo buelbo á encomendar mucho, y que veais si se podria acabar de tomar alguna forma con estos diablos de Brabante para que acabasen ya con esto de las abadías, y por su tema no se difiriese ya mas esto, ni se hiziese tanto daño al servicio de Dios y buena dotrina desos Estados. A Roma se ha escrito sobr'estas cosas todo lo que me ha parecido combenir, como lo vereis por las copias que se os embian; y la dilacion que allá ha avido ha hecho harto daño en estos negocios.

He visto lo que muy prudentemente me respondeis á lo que os escribí de la queja del príncipe de Orange y Mus^{rs} d'Egmont y de Glajon. Y aviéndolo entendido todo tan particularmente, me parece muy bien lo que decís, y tanto mas me conformo en ello que no es my intencion que se haga nada con ellos de nuevo, sino solamente lo que os dexé en instruccion á my partida desos Estados. Y haziendo así, como se haze, ellos no tienen de qué se quejar, y menos de que no se les dé cuenta de lo que se haze estando ausentes; y si vienen con otra queja, yo os aseguro que yo les responda como merecen. Y si el

príncipe de Orange ubiese pasado mas adelante en lo de protector de Brabante, mereceria mas que palabras, siendo una cosa de tan ruin calidad que allí no sé yo que se pudiese sufrir. Si ubiere mas desto, avisadme luego dello y de vuestro parecer; y el que tubistes en responder á él y al conde d'Egmont á lo que os dixeron me parece muy bien. Y creed que de my parte ellos ni nadie no han savido ni sabrán lo que vos m'escrivís sobre estas cosas ni sobre otras; y es muy bien considerado lo que decís que no combiene, por aquellas causas, poner á ninguno destos las armas en la mano, y yo no os ordenaré otra cosa.

Yo veo bien quanto combiene my ida para todas estas cosas, y sin esto no me faltaria voluntad de hazerla. La posibilidad es la que he dicho largamente arriba, y áse de myrar si combendria ir la persona sin mas, y si se podria recevir desto mas daño que provecho: que quando se hiziese lo que á esos Estados combiniere, tened por cierto que los peligros de la mar ni los de la tierra no me detendrian mucho, que en todas partes los hay. Y quando estos fuesen muy ciertos, yo quiero tanto á esos Estados que por su bien no se me daria nada de ponerme en ellos. Con dinero todo creo que se haria bien, mas sin él yo no sé cierto qué se puede hazer. Ni ay ni aquí yo no dexo de buscar todas las formas que se pueden de averlo; mas es tanto lo que se deve y es menester, que todo no basta.

E entendido lo que m'escrivís sobre la nomynacion del hijo de Barlaymont para Lieja entre otros. Y es así que la principal causa que tube para no nombrarle fué la edad y la que dixe: pero tambien seme ofreció otra que callé, y es que, si piensa que su hijo ha de venir así obispo de Lieja, haria dificultad y daño en lo de los nuevos obispados, por la dificultad y inconvenientes que sabeis que les ponen los de Lieja. Pero, si á vos qu'estais sobre el negocio y lo entendeis mejor todo, os parece que en esto no ay inconveniente y que combiene nombrarle entre los otros, yo os lo remyto para que, pareciéndoos bien así por las causas que m'escrivís, le nombreis.

Muy bien es que se acabe de hechar á un cabo lo de Mariburg, Felipeville y Charlemont; y si ya no lo estubiese, yo os encargo que deis toda la priesa posible para concluirlo y concertarlo. Muy bien decís en lo de Grave, y en lo mismo estaba yo, y así no dexaré que se hable mas en ello, aunque cierto no sé de adonde tengo de pagar lo que ofrecí al príncipe de Orange y conde d'Egmont, cumpliéndose el térmyn de aquí á un mes; y vos vereis bien como tomáran la dilacion, aunque quiça la merecerian. Sy bien será, me aviseis de lo que en esto os parece que devo de hazer.

Todavía os encomyendo mucho que procureis el castigo de los pasquines, pues veis quanto importa el castigo; y aunque sea tarde, no dejará de ser siempre á tiempo castigarse tan gran maldad.

Visto lo que m'escrivís, he tenido por bien que pueda Armenteros pasar aquel oficio de Nápoles en Alberto Pinelo.

Fué muy bien avisarme tan particularmente de lo nuevamente sucedido en Valencianas

que me ha parecido muy mal, y que no podria dejar de resultar tan grande inconveniente de la floxedad con que lo trataron los que fueron á ello. Y aunque se ha remediado algo, me parece que falta mucho para castigar tan gran maldad y de tan mal exemplo y consecuencia; y así os pido y os ruego que tengais la mano para que se castigue tal cosa con el rigor y demostracion que es menester.

Yo cierto estoy espantado de ver las cosas de que allá se trata, segun lo que m'escrivís en esta carta de xiii de mayo, y el poco fundamento que tienen ni tendrán en lo de la inquisicion ni en las otras cosas, ni en otras ningunas que sean ir contra my juramento, que quizá le tendré en mas que ellos los suyos. Lo que mas ne pesa de todo esto, y cierto una de las cosas que mas me hazen desear el remedio y my ida allá, es por lo que hacen con el cardenal, mereciéndolo él tan poco que le den tan ruynes gracias de lo que ha trabajado y trabaja en beneficio de esos Estados. Vos le animad (aunque yo confio dél que no será menester) á que pase por todo con el ánimo y sinceridad que hasta aquí, pues esto es lo que se ha d'estimar de un hombre, y no el andar en las niñerías qu'esotros andan; y myrad si ay algo que hazer de my parte para remedio desto, que cierto sele deseo dar, y tengo al cardenal la buena voluntad que sus servicios merecen.

Si apretaren los estados de Brabante en que proveais las abadías, quando no ubiere otro remedio, me los remitid, diciéndoles que son de las abadías que yo he reservado en my la provision.

Ya os he dicho arriba las causas por que no he respondido largamente á vuestras cartas, y no ay otra causa en ello ni en my, sino mucho cuydado de tener con vos toda buena inteligencia, como lo requieren los negocios y me obliga y merece la que vos teneis dellos y de avisarme de todo: por que os doy muy muchas gracias, y por el gran cuydado y vigilancia que veo que vos teneis de todo, y principalmente de lo que toca á my servicio y reputacion; y os pido lo lleveis así adelante. Y es muy bien que no consentais las juntas que decis que quieren hazer, y así lo haced en todo caso, pues veis lo que importa y el mal exemplo que ha dado lo de Francia en las juntas que allí ha avido.

Despues que he començado esta carta, con que me parece que he respondido á lo mas de las vuestras, ha ido siempre adelante la mejoría del príncipe: de manera que un dia destos espero qu'estará para venir aquí y pasar á alguna parte mas fresca á rehazerse unos dias del mal pasado.

Tambien he recebido vuestra carta de xiiii^o del pasado; y pues viene en cifra, porque ha sido menester darla á Gonçalo Perez que la descifrase, como lo ha hecho él mismo, le he ordenado la respuesta que ha de hazer en ella, porque en la misma cifra pueda ir el duplicado della por Francia. Y demas de aquello y de lo que allí vereis, no me queda que decir, sino que estoy muy espantado de ver qu'esa gente ponga tan adelante estos negocios, y que quedo con gran deseo esperando vuestro parecer, pues sé que será muy prudente y dado con muy buena voluntad y mucho amor, que buena esperiencia tengo de ser todo esto así.

Y por no alargar ya mas esta carta, me remyto á lo que irá de mano de Gonzalo Perez; y por la misma causa me remytiré aquí tambien á lo que allí diré sobre vuestros particulares y del duque, pues vereis allí lo que se me ofrece en todo. Solamente diré que creais que no ay falta de voluntad en nada, porque esta tengo yo y tendré siempre muy grande para todo lo que os tocare, y para deseáros todo bien y contentamiento que plega á Dios que tengais siempre.

De Madrid, á xv de julio 1562.

Vuestro buen hermano,
Yo EL REY.

A la señora Duquesa de Parma y Plazenzia, my hermana.

Nº III (1).

(22 Janvier 1564.)

Señora, de Armenteros, vuestro secretario, he entendido todo lo que se os ofreció embiarme á decir con él, tanto sobre las cosas que tocan á esos Estados y á mi servicio quanto sobre vuestros particulares y del duque y de vuestro hijo; y me dixo muy particularmente lo que ay, por servicio de Dios y myo, trabajais siempre, y el mucho amor y diligencia con que ay entendeis en lo que me combiene. Que aunqu'esto no fué cosa nueva para my, todadía holgué de entenderlo tan particularmente y de que tan confidentemente tratásedes conygo solo todo lo que os pareció combenir á my servicio; y así os ruego mucho que lo continueis de aquí adelante: que de todo se tendrá el secreto que combiene, como me lo acordais.

Quando á los negocios que tocan á esos Estados y otros, os respondo particularmente, en la carta que os escribo de mano de Gonçalo Perez, á todos los puntos que venian en la instrucción que dístes á Armenteros, los quales he visto y examinado como hera menester en cosas de tanta importancia; y se ha tomado por el mejor espediente y remedio por agora lo que allí vereis y lo que os dirá Armenteros, á que me remyto: todadía remytiéndolos á vos, pues teneis presentes las cosas; y vereis lo que mas combendrá de usar de la forma que mejor os pareciere. Y yo os encargo, quanto puedo, que con el zelo que sé que teneis al servicio de Dios y al myo, y con vuestra gran prudencia que aveis siempre mostrado en todas las cosas, os empleeis en dar el remedio que veis que es menester en las cosas de esos Estados: valiéndoos para ello, en lo que fuere menester y os pareciere, de la ayuda y obra de esos señores; los quales teniendo el amor á my servicio que me aveis embiado á decir con Armenteros y que á él le rogaron todos que me dixese,

(1) Autographe.

no puedo creer sino que no dexarán de emplearse en lo que deven y son obligados, y tanto mas embiándoles á mandar cosas que son tan en servicio de Nuestro Señor y beneficio y conservacion de esos Estados. Y pues todos ellos (y con mucha razon) tienen tanta satisfacion de la manera como vos os aveis con ellos y en todas las cosas, y están deseosos de atender á las de my servicio por vuestro medio, yo os ruego que los trateis de manera que se ponga en execucion lo que yo deseo y os escribo que conviene á my servicio, quitando y remediando vos los inconvenientes que se podrian ofrezar, como sé que lo sabreis hazer : en lo qual mostrareis, como aveis hecho siempre, el mucho amor y zelo que teneis á my servicio, y la razon que yo tengo de quereros como os quiero, y de confiar de vos lo que confio.

Quanto á los negocios particulares vuestros y del duque y de my sobrino, me ha dicho Armenteros lo que le mandásteis ; y me hizo de vuestra parte un gran resentimyento por la respuesta que, los otros dias, os mandé hazer por mano de Gonzalo Perez ; y me dixo que os parecia extraño que yo no os declaraba la causa por que no os combenia por agora tener el castillo de Plasencia con las condiciones que ofreciades. Y lo que sobre todo esto tengo que responderos es que, aunque no me querrais creer, como seria razon que lo hiziédeses, no dexaré yo de perseverar de hazer, en beneficio vuestro y de vuestras cosas, lo que sé que os conviene y soy obligado. Y aunque son estas materias de que no se puede ni conviene tratar particularmente, todadía, por la mucha instancia que me hazeis y que de vuestra parte me ha hecho Armenteros, he querido decirle lo que dél entenderéis, lo qual servirá para vos sola : que así os conviene. Del resentimyento que hazeis no me parece que tenéis razon, por que allí no abia cosa que os deviese de dar discontentamyento, tratando yo con vos con la llaneza que devo á una tan buena hermana y á quien saben todos que yo quiero y extimo tanto que no hay para qué hazer nuevas demostraciones. Y sed cierta que ni la respuesta que allí se os dixo, ni otra cosa de lo que toca á vuestros particulares, que no fué vista ni tratada sino por my solo, y que Gonçalo Perez no comunica con los del consejo sino lo que yo le mando, y que de aquel capítulo que os tocaba, ni de las cartas que os escribo de mano de Gonçalo Perez, no tubieron ni tienen noticia dellos las personas que vos sospechais. Pero estad con el ánimo reposado, y atended á la conservacion de vuestra salud que tanto importa, y á tener el cuydado de lo de ay que yo de vos confio, hasta que, como os dirá Armenteros, yo pueda ir, como deseo, en persona á consolaros y á ayudaros, como vos aveis hecho á my. Y en el entretanto, pues os parece bien á vos y al duque el casamyento de Portugal, he mandado á Ruy Gomez qu'escriba allá sobre ello, y se tratará con el amor y cuydado que si fuera para el príncipe my hijo, por lo que quiero al vuestro, como os lo dirá Armenteros mas largamente ; y al Ardinguelo (1) quedará aquí el cuydado desto : por lo qual y por lo que sé que Armenteros os sirve allá, le he mandado bolver con este despacho. Del qual

(1) Envoyé de la cour de Parme à Madrid.

entendereis como, luego que me habló en lo del asinamiento en Nápoles, escribí al virey que lo pusiese en execucion, para que os pudiesedes valer dello para parte de vuestras necesidades, á las quales tambien, como yo tenga mejor aparejo que agora, no dexaré de proveer, ó antes, si vos de ay me abriéredes algun camyno para que pueda hazerlo.

Y con esto, remytiéndome en todo lo demás á Armenteros, no digo mas sino que Dios os guarde como deseo.

Despues desta escrita, porque ha dias que lo está, receví una carta vuestra sobr'el parecer que me dais de que procure se hagan cardenales á my debocion, y entre ellos Gonçalo Perez, por las causas que allí decis. Y aunque es todo aquello muy bien dicho y muy bien considerado, como lo son todas las cosas que vos decis, todadía por algunas que me mueven á ello, por agora no pienso tratar desta materia; y quando lo quiziera hazer, no sé si Gonçalo Perez tendrá salud para ello: que me parece que anda muy falto della.

Todo lo demás vereis por lo que os escribo de su mano y en francés. Solo me queda que deciros que, viendo de la manera que está lo de ay, me ha parecido escribir de my mano al cardenal lo que creo que os mostrará, que es que me parece que, como de suyo, deve de tomar alguna ocasion para ir á ver á su madre, y que os pida licencia para ello. Paréceme que se la deveis de dar, si allá no ubiere alguna novedad por donde no se deva de hazer, y de manera que no parezca que yo lo he ordenado. Veamos si con esto harán esos señores lo que tanto es menester y os han ofrecido. Y de todo lo que se hiziere en lo uno y en lo otro me avisareis siempre, con vuestro parecer, pues será tan acertado.

De Monçon, a xxii de enero 1564.

Vuestro buen hermano,
Yo EL REY.

A la señora Duquesa de Parma y Placencia, my hermana.

Nº IV (1).

(18 Février 1564.)

Señora, en francés y de mano de Gonçalo Perez os respondo todo lo que se me ofrece sobre las cartas que he recebido vuestras despues que partió Armenteros y yo de Monçon; y así aquí no entraré de repetirlo, sino de daros siempre muchas gracias por lo que ay trabajais y por el cuydado que veo que teneis de my servicio y de lo que me toca. Solo me ha parecido encomendaros, demas de lo de la religion (de que veo el cuydado que teneis y tengo grandissimo contentamyento dello), lo que toca á la justicia: en que me parece

(1) Autographe.

PRÉFACE.

LXIX

que muchos de los ministros della no hazen lo que deven ni lo que es menester á la buena administracion della. Y pues veis lo qu'esto importa y la obligacion que tenemos á ello, yo os encargo mucho otra vez deis en ello la órden que combiene; que para esto no creo yo que ay qu'esperar á my ida; y seria harto mal ser menester para esto, aunque para qualquier cosa la deseo yo mucho, y procuro que los negocios de por acá den lugar á ella. Sobre lo que os escriví el otro día de la ida de aquella persona á su tierra, se me ofreció agora que despues he visto una carta suya en que dice que no faltan en ella personas que tambien busquen y procuren rebueltas, y malas voluntades. Y por esto no sé si, en lugar de apaciguar unas cosas, reboveríamos otras. Yo creo que él os habrá informado mas particularmente de lo que en esto ay; y vos vereis el inconveniente que en ello podria aver, y si todadía fuese menester salir de ay, si bastaria que fuese, con achaque deste tiempo, adonde estubo pocas dias ha, y á visitar lo demás de aquel cargo, pues es la mayor obligacion dél. Y entretanto me podríades avisar de lo que en esto os parece, y en todo, y en lo que se habrá hecho y habrá resultado de lo que llebó Armenteros. Y por lo que desto podria resultar, me ha parecido advertiros dello, estando muy cierto que vos encaminareis y hareis lo que fuere mejor.

De Barcelona, á xviii de hebrero 1564.

Vuestro buen hermano,
Yo EL REY.

A la señora Duquesa, my hermana.

Ricevuto al primo di marzo 1564. (De la main de Marguerite.)

Nº V (1).

(20 Octobre 1565.)

Señora, yo respondo tan largo á todas vuestras cartas, así en francés como de mano de Gonçalo Perez, que casi no me queda que decir; y así no servirá esta para mas de rogaros quanto puedo que, en las cosas que allí os escribo tocante al remedio de la religion, os mostreis y empleeis con el cuydado que soleis, y mayor si ser pudiere, porque será librarme á my del mayor que en esta vida tengo. Y pues, como digo, ninguna cosa me da al presente tanta pena y cuydado como ver los térmynos en que están las cosas de la religion en esos Estados, y que cada día van empeorando, deseando yo tanto el remedio dellas, he querido traerlos á la memoria lo que diversas vezes me aveis escrito, que my ida á esos Estados seria el remedio qu'estas cosas podrian tener; y

(1) Autographe.

así os ruego y encargo mucho que con el primero me aviséis si os parece agora lo mismo, y qué camyno se podría tomar para que my ida fuese provechosa y remediase lo de la religion, que es el fin principal que yo tengo y por el qual no ay peligro en esta vida á que yo no me pusiese. En lo demás de la órden de los consejos, por ser de la calidad que veis, quiero myrar mas en ello, que ninguna mudança ay que no trayga inconvenientes; y así es menester myrar mucho en esta. Con mucho deseo estoy de saver la llegada de la principesa vuestra nuera; plega á Dios que sea como lo deseais. Y él os guarde como deseo.

Del Bosque de Segovia, á xx de octubre 1565.

Vuestro buen hermano,
Yo EL REY.

A la señora Duquesa, my hermana.

Nº VI (1).

(13 Février 1566.)

Señora, si no tubiera tan á mano despachar á Mus^r de Vaulx qu'embio á visitaros, á vos y á vuestros hijos, y daros la nora buena de su casamyento, como él os dirá de my parte, ubiera os despachado un correo solamente para escribiros dos cosas que aquí diré, porque á las demás de vuestras cartas no podré agora, por ser de tanta importancia y tener yo poco tiempo, por andar muy ocupado en las provisiones que son menester hazer para este verano: que no es nada buena ayuda para muchas otras cosas que son menester. Una de las cosas que digo que os queria escribir es que quisiera mucho que se ubiera hecho luego justicia de aquel que hizo ay tan gran maldad como la que m'escrivis que hizo ay uno en tirar con un libro al santísimo sacramento, pues tan gran delito, y hecho ay en vuestra presencia, no fuera justo qu'estubiera tanto tiempo sin dársele el castigo que merece. Y creed que la dilacion haze mucho daño en estas cosas, aunque bien creo que no havrá sido por culpa vuestra. Yo os ruego mucho, hermana, que si, quando esta llegare, no fuere hecho el castigo que se deve á tal vellaquería, que en todo caso hagais que se haga luego con la demostracion y exemplo qu'es razon, sin que se dilate ni entretenga mas, porque solo esto haze mucho daño, quanto mas seria sí no se castigase mas esto donde vos estais. Yo sé que no será así. Y de lo que se hiziere me avisad luego con el primero, por lo que holgaré d'entender que sea como aquí os digo.

Por lo que tambien queria despacharos el correo, hera para avisaros (como lo quereis) del recibo de vuestra carta de xii del pasado, la qual guárdaré para dar al hombre que

(1) Autographic.

PRÉFACE.

LXXI

decis en ella, quando venga; y así hasta entónces no ay mas que decir, sino que hizistes bien en prevenirme de lo que allí decis; y así acá no se innovará nada.

Por lo que sé que holgareis de saverlo, no quiero dexar de deciros que la sospecha d'estar la reyna preñada ha adelante, confirmándose siempre mas los señales dello. De lo que sucediere os avisaré; plega á Dios que sea lo que mas combenga á su servicio. y que os guarde como deseo.

De Madrid, á xiii de hebrero 1566.

Vuestro buen hermano,

Yo EL REY.

A las eñora Duquesa, my hermana.

Ricevuto a 8 di marzo 1566. (De la main de Marguerite.)

Nº VII (1).

(1er Avril 1566.)

Señora, aunque quisiera mucho despacharos correo y responder á todas vuestras cartas antes de Pascua, no ha sido ni es posible, así por aver estado malo Gonçalo Perez todos estos días, que, como saveis, le he menester para esto, como por aver yo andado muy ocupado en las provisiones que a sido necesario hazer para la defensa del armada del Turco, como en otros muchos negocios de priesa y importancia. Y hallándome aver ya hecho un grueso gasto en esta defensa del armada, como teneis entendido, me ha parecido que con poco mayor que se hiziese se podria provar la jornada de Argel, si la armada no viniese, como algunos quieren decir; y así me ha parecido desde agora prevenirme para esto, porque á la verdad es muy necesario tomar aquel lugar por muchas causas, y no es la menor d'ellas quitar en esto uno de los mayores inconvenientes que ay para pasar yo en esos Estados: que no sé como se podria hazer dexando esto á las espaldas. Y cierto (si agora no se provase, ya que forzosamente está hecho el mayor gasto para la defensa, lo que no se podia escusar, y qu'está lo que se puede pensar, y dexa lo de la hazienda de acá del todo ruynado) no creo que jamas se podria emprender ni avria forma para ello. Y aunque agora falta harto, espero que para esta empresa ayudarán estos reynos quando la sepan, por importarles tanto. Con la confianza que yo hago de vos, me ha parecido advertiros y avisaros de todo esto, confiando y estando cierto que guardareis en ello el secreto que veis que conviene. Y para este propósito y, quando esto no saliese, dexar estos reynos proveydos, que agora no lo están nada, se hazen las provisiones que vereis por esotra carta que va con esta (2), tomando allá y acá, para hazer-

(1) Autographe.

(2) Je n'ai pas trouvé cette autre lettre.

las, la ocasion que allí se dice de la venida de la armada á las partes de acá. Y así sola vos saveis allá lo cierto deste negocio. Y pues veis, si se ha de hazer, lo que conbiene la brevedad, yo os encargo que con ella hagais proveer luego todo lo que allí se dice, sin que falte nada, porque qualquiera cosa que faltase seria no hazerse nada. Y lo que me respondiéredes á esto sea á parte, porque, hasta ver lo que haze el armada, yo no querria publicar nada dello. Acá estamos buenos todos, y la sospecha de la reyna va muy adelante; y yo quedo deseando que vos lo esteis y mys sobrinos. Dios lo haga así y os guarde como deseo.

De Madrid, á primero de abril 1566.

Vuestro buen hermano,
Yo EL REY.

A la señora Duquesa, my hermana, en su mano.

Ricevuto alli 14 di aprile 1566. (De la main de Marguerite.)

Nº VIII (1).

(12 Mai 1566.)

Señora, las cartas de vuestra mano de xxv março, tres y trece del pasado he recevido, á que responderé en esta brevemente, porque las ocupaciones qu'estos dias se me ofrecen no dan lugar á ello, y tanto mas abiendo muerto Gonçalo Perez al tiempo que sabreis, que no dexará de hazerme harta falta para estas cosas. Y así por lo uno y por lo otro, y mas principalmente por la importancia de la materia, no he podido responderos antes á ella, ni lo haré agora, por estas mysmas causas, á las cartas que de antes tenia vuestras. Vos vereis, por lo que os escribo en francés, todo lo que aquí yo podria deciros y todo lo que respondo á vuestras cartas, y así aquí no apuntaré sino lo que requiere respuesta de las cartas de vuestra mano; y antes desto no dexaré de deciros el contentamiento que yo he tenido de ver con la prudencia y valor que os aveis avido en las cosas que ay han pasado, que cierto a sido bien menester. Tambien fué muy bien, por las causas que decis, llamar ay con vos en aquel tiempo á los que llamástes, que no se podia dexar de sacar mucho fruto dello; y tambien lo fué lo que haveis hecho con la gente de armas, y lo será que procureis de tenerlos contentos, para que sirvan siempre que sea menester; y tambien lo a sido dar las buenas palabras que decis al gentilhombre que os trae los avisos y al que os le truxo, y así lo hazed y los entretened. No dexaré de deciros que, en el poner en parecer sobr'el moderar los placartes, que siendo cosa de tanta importancia la conservacion del castigo de los malos, no deveis jamas de consentir que se ponga en plática y

(1) Autographe.

pareceres si conviene ó no el moderarlos; y tan poco consentireis en ninguna manera del mundo que se junten los estados; y si alguno os hablare en ello, pasareislo en disimulacion, sin dar á entender que no se ha de hazer ni que tengais orden mya dello. Creo qu'este os llebará un crédito para lo que m'escrivís qu'es menester algun dinero para tener avisos y otras cosas; que yo he mandado que se procure, aunque aun hasta en esto no dexa de aver dificultad. Demás de lo que os escrivo en francés, conviene mucho que hagais todos los oficios que viéredes convenir con las villas, haziendo mucho caudal y cuenta de estar ellas firmes en lo que deven, y procurareis de mantenerlas en esto y en my servicio, diciéndoles lo que os escrivo en francés de my ida, y qu'es á myrar por ellas y hazer lo que les cumpliere; y sobre todo procurad que no se junten con los coligados. El expediente qu'el marqués de Vergas os propuso de que se lebantasen caballos para ayudar al Emperador, no conbiene en ninguna manera que tal se haga ni vos lo consentais, ni que se haga ninguna leva ni junta, y voslo myrástes muy bien con los inconvenientes que pusístes en esto al marqués. Y en quanto á su venida y á la de Montefi, por lo que os escrivo en francés, vereis como yo me contento dello; y así venidos procuraré despacharlos con la brevedad posible. Y quanto á lo que m'escrivís del príncipe de Orange, vereis lo que os escrivo en francés para satisfacerle: vos usad de aquello de aquella manera para qu'él quede satisfecho, como en la verdad tendrá razon d'estarlo, de my voluntad. Y no l'escrivo yo, por no tener carta suya. A dos que m'escrivió Mus^r d'Egmont respondo de my mano, dándole las gracias del aviso que me da, qu'es el mismo que á vos, y de lo que se ofrece de servirme siempre, y por aquí lo que me a parecido á este propósito. Tambien he mandado responder en francés á una carta que tube del conde de Meghem casi en la misma sustancia. En los avisos y villetes que me aveis embiado se tendrá el secreto qu'es razon. Y quanto al juramento que decís seria bueno yo os escribiese que hiziesen los gobernadores y capitanes de castillos, no me parece en este tiempo hazer mandatos generales; y algunos podria ser que se agraviesen de que se les pidiesen de nuevo, si ya no ay costumbre de renovar el juramento, y otros podria ser que lo rehusasen, que seria del inconveniente y consideracion que veis; y hecho el juramento, no se podria tener mas confianza d'el de agora que d'el que tienen ya hecho. A otras cosas que me preguntais entendereis lo que respondo brevemente, y así aquí no diré mas sino que Dios os guarde como deseo. Si están aun ay vuestros hijos, dareisles mys encomiendas, porque no puedo escribirles agora.

De Madrid, á xii de mayo 1566.

Vuestro buen hermano,

Yo EL REY.

A la señora Duquesa, my hermana.